



# ENQUÊTES

revue de l'école doctorale 188  
Histoire moderne et contemporaine

Du confinement de la rédaction à l'isolement  
sanitaire : deux doctorants séparés par la Covid-19

**Pascal Schneider**

Faculté des Lettres de Sorbonne Université et Universität des Saarlandes, SIRICE (UMR8138),  
Centre Marc Bloch (Berlin) et CEFRES (Prague), Collège doctoral germano-franco-  
luxembourgeois

## Du confinement de la rédaction à l'isolement sanitaire : deux doctorants séparés par la Covid-19

Le doctorant, le chercheur, l'historien connaît le confinement, puisque c'est son quotidien. Les bibliothèques, les archives, son bureau sont tous des lieux, intimes et familiaux, du quotidien confiné. Mais au dehors c'est la vie, le bruit, parfois l'échappement. Cependant, depuis le 16 mars 2020, dehors est devenu dedans, et inversement. Plus un bruit, plus une vie.

Professeur d'histoire dans le secondaire et doctorant en histoire contemporaine à Sorbonne Université, j'ai donc dû m'organiser, et trouver un équilibre entre le suivi pédagogique quotidien de mes élèves et la lecture, pour avancer dans mes travaux de recherche et honorer mes engagements universitaires. Inévitablement, je cherchais des exemples déjà vécus par moi-même, ou bien, en tant qu'historien, des exemples de situations d'isolement forcé vécues par d'autres. Si, pour une pandémie, on pense à la peste d'Athènes ou à la peste noire, pour le confinement et l'isolement involontaire, j'avais plutôt à l'esprit l'exemple de personnes cachées, comme Anne Frank, ou condamnées à la prison, comme Albert Speer, à cette différence près, que dans le confinement, la vie active continue et qu'un travail se fait à distance. Travaillant sur la Seconde Guerre mondiale, et plus précisément sur les responsables nationaux-socialistes dans les territoires annexés au III<sup>ème</sup> Reich, ces deux exemples me renseignaient sur la nécessité d'organiser strictement une journée en période de vie confinée. C'est ainsi qu'on essaie de trouver des idées dans ces expériences vécues et écrites, pour parvenir à se réorganiser, sans tomber dans le marasme, ni le fatalisme.

Pour un doctorant, l'expérience du confinement à venir allait dépendre, sans doute, de son niveau d'avancement dans ses séjours de recherche et sa thèse. Le confinement pouvait se révéler une condition de recherche idéale, si l'on se trouvait entre la fin des séjours en archives – or mon dernier séjour aurait dû avoir lieu au mois de juin 2020 –, et le début de la rédaction, de façon à permettre de disposer de ce temps, dont l'on ne dispose jamais, pour faire le point et rédiger. J'ai en effet utilisé ce temps nécessaire pour me recentrer, mais aussi, sans contrainte professionnelle rigide, pour participer aux séminaires des centres de recherche à l'étranger auxquels je suis associé ou rattaché.

Tout d'abord, le confinement, en m'immobilisant, m'a paradoxalement rapproché de mes recherches. Il m'a permis d'exploiter le matériel que j'avais déjà rassemblé, de faire des vérifications et de nouvelles lectures. J'ai aussi pu approfondir les hypothèses que j'avais émises, ce que je n'avais jamais eu le temps de faire auparavant car j'étais pris quotidiennement par mon travail. Mais il a aussi resserré les liens avec mes centres de recherche à l'étranger. Immobile certes, éloigné physiquement et surtout indépendant, j'ai enfin pu suivre, grâce à l'application de visioconférence Zoom, les séminaires des centres de recherche à l'étranger. Ce fut le cas avec le Centre Marc Bloch de Berlin, un centre franco-allemand de recherche en sciences sociales et humaines, auquel je suis rattaché, et le CEFRES, le Centre français de recherche en sciences sociales de Prague, auquel je

suis associé. Les rencontres en « présentiel » disparaissaient mais les réunions à distance se multipliaient et occupaient de plus en plus les espaces de l'emploi du temps.

Au début, la pratique était balbutiante pour tous les participants, parfois l'administrateur compris, mais nous évoluions ensemble. Rapidement, l'aspect pratique apparut, et le nombre de participants était souvent plus important qu'aux réunions habituelles. Les problèmes de transport, de distance, d'agenda étaient enfin résolus. Un autre aspect positif était la communication des ressources en ligne, et le partage des questions posées à l'écrit. Malgré tous ces aspects positifs, une lassitude pouvait naître, parfois aussi un manque de spontanéité dans les interventions, sans omettre la multiplication des heures passées devant l'écran et un emploi du temps saturé par moment. Si l'application Zoom a été la plus facile d'utilisation et la plus pratique, d'autres rencontraient souvent des problèmes techniques et un manque certain d'adhésion des participants. Ainsi, on a pu suivre les séminaires sans déplacement, sans stress, sans perte de temps, en étant disponible et bien disposé pour commencer la rédaction. Ce fut une expérience novatrice et concluante, agréable et enrichissante. Je n'avais d'ailleurs jamais été aussi assidu. J'ai même pu collaborer à l'actualité de ces centres, en prenant part à la naissance d'un atelier de recherche, *Art et recherche/Kunst und Forschung*, au Centre Marc Bloch. La découverte et l'utilisation de visioconférence ont sans doute constitué des changements majeurs pour tous les chercheurs.

Ensuite, en économisant le temps habituellement consacré à mes déplacements – c'est-à-dire presque quinze heures de bus que ce soit pour aller à Berlin ou à Prague – et en reconsidérant mon emploi du temps, j'ai pu me recentrer sur l'essentiel : la thèse. J'ai ainsi lu ou relu des ouvrages essentiels, pris des notes, entrecroisé sources et lectures, et surtout réfléchi. Enfin, j'ai eu tout simplement l'opportunité d'avancer mieux et plus vite. Par conséquent, j'ai pu terminer une recension, préparer un appel à communication lié à mon sujet de thèse, et surtout consulter, classer et traiter mes photos d'archives, pour prendre conscience de la richesse des découvertes effectuées lors de mes précédents séjours de recherche.

Ma journée était rythmée selon trois moments : le matin et l'après-midi étaient consacrés à la lecture d'ouvrages en allemand, suivie le soir par la lecture d'ouvrages en français, en alternant parfois avec le visionnage d'une œuvre cinématographique remarquable, d'un grand réalisateur, ou récompensée par un prix, voire une œuvre anthologique du cinéma. L'objectif était de ne pas saturer : cet objectif clair était parfois difficile à atteindre, tant se retrouver tout seul, sans pouvoir parler réellement avec une personne physique, malgré toute la technologie actuelle, était pénible. Il y eut des jours où je ne produisais rien et où rien ne se passait, sans même cette étincelle qu'il faudrait toujours avoir, cette lumière intérieure de curiosité, d'envie d'avancer. Étrangement, quand j'étais satisfait un jour d'avoir atteint mon objectif, voire davantage, je souffrais le lendemain d'apathie, d'une sorte de léthargie inexplicable. La musique, chanson française ou jazz, accompagnait mes repas, ou même mes pauses, tant le silence autour de moi était parfois accablant. Dans les trois groupes de réseaux sociaux auxquels j'appartiens, je me délectais des images humoristiques, parfois décalées, sur cette crise, pour pouvoir alléger un peu la tension.

Je voulais aussi pouvoir témoigner, au jour le jour, du vide et du silence à Paris, en faisant chaque jour une photographie de la rue de Lourmel, accessible de ma fenêtre, dans le XV<sup>ème</sup> arrondissement, d'abord à gauche, puis à droite, approximativement toujours à la même heure.

Comme un rituel, un écrivain qui écrit quelques pages tous les jours, un peintre qui fait ses esquisses, un musicien ses gammes, je produisais des archives photographiques pour mieux voir le silence. Pendant cette période de renaissance printanière, tandis que les arbres en fleurs donnaient naissance aux feuilles, mon travail universitaire produisait aussi de nombreuses pages.

Mon seul lien social physique était de me tenir, tous les soirs à 19h59 précises, à la fenêtre ouverte, pour applaudir pendant trois minutes exactement, jusqu'à 20h02, avec ferveur et assiduité, le corps médical qui se battait contre le fléau et sauvait des vies, malgré des conditions difficiles. Au début du confinement, ce rituel se passait d'abord dans la nuit, puis avec le changement d'heure, à la lumière du jour. Ainsi, je vis la première fois mes voisins, dans cette rue à sens unique, et j'appris à les connaître et les reconnaître, en les saluant au fil des soirs. La semaine du 11 mai 2020, les participants aux salves d'applaudissements se faisaient déjà plus rares, et leur ferveur était remplacée par le bruit des véhicules motorisés, qui commençaient à prendre le relais depuis quelques jours. Le mardi 26 mai 2020 fut le dernier soir qui rassembla encore quelques applaudissements, soutenus mais sporadiques.

L'expérience du confinement est encore plus singulière lorsqu'on est un couple de doctorants pacés depuis le 7 novembre 2019 et séparés par la crise sanitaire dès la mi-mars 2020. Ma compagne, Morgane Walter, doctorante en histoire de l'art à Paris 1 Panthéon-Sorbonne, venait d'obtenir, à notre grand soulagement, une bourse de fin de thèse à l'étranger, à Mayence, en Allemagne. Elle intégrait pour six mois, du 1<sup>er</sup> mars au 30 août 2020, le *Leibniz-Institut für Europäische Geschichte*. Ravie de cette bonne nouvelle, elle partit avec peu d'affaires le 1<sup>er</sup> mars. Nous avions prévu de nous voir tous les mois, tantôt à Mayence, tantôt à Paris. Les premières rencontres étaient prévues pour récupérer de nouvelles affaires, et le premier voyage où je devais me rendre à Mayence tombait précisément le week-end du 14 et 15 mars 2020. Avant le départ, une tension particulière naissait, avec une attention assidue à l'actualité. Par précaution, j'avais pris mon ordinateur pour ce qui devait pourtant être un week-end de découverte et de détente, dans l'hypothèse où je serais bloqué en Allemagne.

Le premier jour sur place, le samedi, je découvris l'Institut allemand, la ville et ses fortifications, ainsi que le Rhin. Les rues de Mayence étaient bien animées, ainsi que la grande place à côté de la cathédrale. À l'approche de la soirée, dans les allées le long du Rhin, les promeneurs croisaient les groupes, souvent d'étudiants, buvant une bière ou jouant sur les espaces verts. L'ambiance était légère et frivole. Un brouhaha mélangeant des éclats de voix et de la musique résonnait sur cette rive rhénane fréquentée, scandé par les clapotis du Rhin sur les aménagements fluviaux ou les coques de bateaux. Dans une rue perpendiculaire au Rhin, près d'une vingtaine de personnes, de tous âges, les uns derrière les autres, formaient une file d'attente devant un marchand de glace. L'ambiance était presque estivale.

Le lendemain, le dimanche 15 mars, il n'y avait déjà plus qu'un seul musée ouvert à Mayence, le *Museum für Antike Schifffahrt* - le Musée de la Navigation antique -, car tous les autres avaient fermé pour cause de pandémie. À l'entrée un panneau d'affichage prévoyait qu'il n'y aurait, sur les recommandations de la Ville de Mayence, pas de manifestations culturelles jusqu'au 13 avril. Le plaisir de découvrir une infrastructure aussi riche et intéressante était terni par les sombres perspectives. Dans le musée régnait un silence déroutant, et nous croisâmes, du regard, deux à

trois autres visiteurs silencieux et hagards. Dans ses grands locaux, toutes ces épaves restaurées, en somme des bateaux à l'arrêt, qui avaient été autrefois en activité, garants des flux économiques, semblaient la prémonition de ce qui allait arriver.

Les informations sur une restriction de la circulation entre les pays de l'Union européenne devenaient anxiogènes. La nouvelle tomba dans la soirée de ce dimanche 15 mars : fermeture des frontières lundi matin le 16 mars à 8 heures. Je devais justement prendre le bus à la gare de Mayence ce dimanche à onze heures du soir pour arriver à Paris à six heures et demie le lendemain matin. L'inquiétude face à l'inconnu devenait de plus en plus forte. Quand, au milieu de la nuit, notre bus traversa la frontière, je fus grandement soulagé, même si j'étais désormais séparé de ma compagne restée pour une durée inconnue en Allemagne, sans visibilité sur les jours, les semaines et les mois à venir. Ce n'est qu'à la gare routière de Bercy, à six heures et demie du matin, que je me sentis enfin en sécurité. Ma compagne et moi-même, chacun pris par son travail de thèse, nous échangeons par messages tous les jours, matin et soir. Confinés géographiquement, spatialement et intellectuellement, nous essayions de nous encourager mutuellement.

La fin de la rédaction de ma thèse, dans l'attente aussi d'une mutation dans un établissement scolaire de l'Académie de Strasbourg pour septembre 2020, tourna donc au huis-clos et à la solitude, et aux efforts mis en place pour éviter l'abattement et le désespoir. Un nouveau rythme, en rupture complète avec celui que j'avais avant la crise, m'a sans doute donné plus de disponibilité pour ma thèse, mais cela ne m'a pas empêché de culpabiliser, quand un matin ou une soirée, j'étais épuisé et que je ne pouvais plus travailler.

Quand la pandémie sera terminée, un jour, on en parlera encore, tant cette période nous aura tous marqués. Chacun, comme lors du 11 septembre 2001 ou du 13 novembre 2015, se souviendra sans doute, avec précision, de sa situation et de ses sentiments, de ses actes manqués et de son adaptation, notamment avec les rencontres virtuelles sur Zoom, en l'absence totale de discussions autour d'un verre.

Cette épidémie ne m'a pas touché directement, mais j'ai été très affecté par le décès de mon professeur d'histoire du Moyen-Âge de l'Université de Strasbourg, Francis Rapp, un pédagogue hors pair et un humaniste chaleureux, toujours disponible, emporté le 29 mars 2020 par le coronavirus. A la fin des années 1980, il était l'un de mes professeurs d'histoire médiévale à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg (USHS). Sa voix grave, chaleureuse et posée, nous apprit la rigueur et le sens des mots. Il était imposant tant par sa stature que par son érudition. C'est lors d'un Café d'histoire à Strasbourg, le 24 mars 2015, que je le revis la dernière fois. Il venait présenter les *Souvenirs d'un jeune Strasbourgeois au temps du nazisme*, en témoignant de son vécu et des engagements de sa famille dans la résistance alsacienne. Il avait les cheveux blancs, mais une aura intacte, devant un public nombreux, y compris d'anciens collègues, comme le médiéviste Pierre Racine. Avec sa disparition, les rangs des témoins de la Seconde Guerre mondiale en Alsace se clairsèment. Toutefois, son souvenir restera, surtout grâce à ses nombreux travaux, comme le montre sa longue liste de publications d'ouvrages souvent inégalés, comme sa monumentale *Histoire de Strasbourg des origines à nos jours*, en neuf volumes, ou encore *Le Saint-Empire romain germanique, d'Otton le Grand à Charles Quint*, - un sujet dont il était l'un des meilleurs spécialistes.

*Pascal Schneider*

Thèse : Etude sociologique des membres du NSDAP dans les territoires annexés au 3ème Reich de 1938 à 1944, sous la direction de Johann Chapoutot